

Représentation des subsahariennes dans la franco-migrITUDE de Léonora Miano : un antidestin de femmes marginalisées

Guy Aurélien NDA'AH

Résumé : *Un débat a cours en ce moment dans les milieux universitaires africains au sujet du rôle et de la place de la littérature diasporique au regard d'une représentation biaisée, défigurée, qu'elle ferait généralement du continent. D'aucuns parlent d'afro-pessimisme, d'autres pensent déjà à une redéfinition du concept même de littérature africaine, tant ces auteurs exilés brillent par un descriptif peu élogieux du continent, quand il n'est tout simplement pas caricatural. L'écriture féministe n'échappe pas à cette critique, car par bien des pages, elle donne à voir une gente féminine exclue des cercles décisionnaires, chosifiées à l'occasion. C'est du moins ce qui paraît d'une première lecture de la situation de la femme dans l'œuvre de Léonora Miano, écrivaine d'origine camerounaise vivant en France. Son texte donne à vivre l'exclusion ainsi que la maltraitance de la femme à toutes les strates de la société. Pourtant une analyse plus approfondie laisse entrevoir une perspective moins orageuse. Notre communication se propose d'examiner comment cette écriture migrante du chaos, loin de désespérer fonde l'espoir de la renaissance de la femme subsaharienne, celle qui défie toute la stéréotypie du déterminisme.*

Mots-clés : *déterminisme, subsahariennes, marginalisée, subversion, antidestin.*

Le mot marginal dans sa forme substantivale désigne une personne vivant en marge de la société. La marginalisation peut correspondre à un choix, un mode de vie, mais aussi, elle peut-être le résultat d'une contrainte, d'un rejet social. Dans ces conditions, on parlera alors d'exclusion qui s'étend quelquefois à la racisation, avec ce que cela comporte de méprisant, de dédaigneux et de xénophobe. Ce qui engage la présente communication à une analyse de l'image des femmes subsahariennes opprimées, exclues dont la réalité est souvent reléguée au second plan dans le champ des études littéraires. Notre propos vise donc à répondre à deux

préoccupations essentielles : quelle représentation de la femme subsaharienne se fait les auteurs diasporiques, Miano en l'occurrence ? Cet accent mis sur l'exclusion, doit-il faire croire à une volonté de donner une image dépréciative du continent Noir ? Trois articulations doivent nous permettre de cerner les contours de ce questionnement. La première portera sur les fondements des discriminations de la femme ; la seconde fera le point sur la typologie et les différentes strates de marginalisation ; et la dernière mettra un point d'honneur sur la significativité d'une telle représentation de la marginalité de la gente féminine dans la prose romanesque de Léonora Miano.

1. Du déterminisme exclusionnel

La marginalisation de la femme dans la prose de Léonora Miano procède d'un ensemble de considérations antérieur à sa venue au monde, du moins à sa prise de conscience en tant qu'être à part entière. Au rang de ces conditions de marginalisation, on citera les stéréotypes et le poids de la signification des noms qui lui sont attribués.

1.1. Les stéréotypes sexismes de la vulnérabilité féminine

Considéré comme une croyance ou une opinion, le stéréotype relève toujours du préconstruit et s'apparente au préjugé. Même si le stéréotype est un élément doxique obligé de la catégorisation, de la construction de l'identité et de la relation à l'autre, il n'empêche qu'il est, à en croire Ruth Amossy, *affecté d'un fort coefficient de péjoration : il manifeste la pensée grégaire qui dévalue la doxa aux yeux des contemporains*¹. L'œuvre de Miano recèle de nombreuses considérations fondées sur un modèle culturel préexistant, qui participe de la construction d'une image réductrice de la femme, faisant d'elle un réduit. Il s'agit d'un ensemble de pesanteurs socioculturelles dont la plus importante semble être la phallocratie.

L'oppression sexiste s'inscrit dans un système patriarcal assez fort : *les patriarches jouissaient du pouvoir suprême [L'intérieure de la nuit : 17]*. C'est à la femme qu'incombe les tâches les plus pénibles du foyer, d'autant plus que c'est à elle que revient la charge d'éduquer les enfants, ainsi que toute la gestion du foyer, les hommes étant le

plus souvent absents. C'est ce qui explique que le personnage Eké soit pris pour un exemple d'homme féminisée pour avoir osé aider sa compagne : *-L'autre jour, Eké ne s'est pas contenté de l'accompagner à la source. Il y est allé à sa place ! Comme une femme ! [L'intérieure de la nuit : 17].* Normale qu'une attitude aussi inhabituelle choque, d'autant que les habitants d'Eku étaient maintenus dans un système de croyance qui faisait de la femme un éternel subalterne condamné à une soumission taciturne : *lorsqu'ils passaient par le village, ce n'était que pour déposer des miettes, faire tonner leurs voix en distribuant des consignes dont ils ne pourraient superviser l'application. Et les femmes restaient là avec le monde sur les épaules. [L'intérieure de la nuit : 14].* Il y a dans cet exemple un choix minutieux des termes qui disent bien l'inconsistance de la contribution des hommes (**miettes**), pire encore leur inconscience de la charge familiale. On en voudra pour preuve la facilité à donner des consignes (**distribuant**). Le poids des coutumes et des traditions a confiné les femmes dans cette posture autarciste que symbolise leur prison physique et mentale : *les filles, quant à elles, demeuraient sur place...Nul n'avait jamais eu l'idée saugrenue de les faire étudier [L'intérieure de la nuit : 14].* Tout le système de domination masculine fonctionne normalement comme si un sort aveuglant avait été jeté à la gente féminine.

Il ne serait pas exagéré de parler d'une malédiction de femme d'autant que le système de croyances est un véritable carcan emprisonnant celle-ci. Outre le poids que lui imposait sa place de gestionnaire du ménage, elle devait encore accepter sans broncher, que leur soit imposé une ou plusieurs coépouses. Ce silence n'avait d'autre vue que la préservation supposée de l'intérêt supérieur de la communauté. Plus qu'un sujet tabou, la tradition avait su en faire motif de soulagement :

Que les hommes aient plusieurs femmes ne les dérangeait pas... Pour elles, le fait de partager avec d'autres un homme pour lequel on n'avait pas de sentiments était un soulagement. On pouvait, si on était fûtée et qu'on s'entendait bien, se répartir les tâches... Rien de tout cela ne remplaçait la liberté. La vraie. Mais lorsqu'on était membre d'un clan, d'une communauté, seule comptait la cohésion du groupe [L'intérieure de la nuit : 38-39].

L'obligation de préserver les lois du clan condamnait les femmes à se plier au mutisme, même lorsqu'un forfait commis par leur homme

devait les éclabousser : *Il avait rendu l'âme en expulsant ses fluides dans le ventre de sa maîtresse du moment. La honte avait alors foncé sur la veuve, comme un épervier sur une souris [L'intérieure de la nuit : 40-41]*. Visiblement cet homme n'était pas à son premier acte adultérin. On en voudra pour preuve le groupe substantival **sa maîtresse du moment**. En plus de supporter ses aventures extra-conjugales, son épouse doit devenir la risée de son entourage. Un bien triste sort qu'on retrouve chez la jeune fille.

Naître une fille est déjà en soit un crime, car les règles établies par la tradition vous condamnent à suivre un chemin tout tracé, tout aussi ténébreux que celui de la femme. On est en fait condamnée à un traitement moins laudateur que celui du garçon. Tenez par exemple, les garçons dans le village d'Eku peut espérer faire des études en deçà de l'âge de douze ans ; les filles pour leur part, *demeuraient sur place à tourner et à retourner la terre qui ne laissait pousser que ce qu'on lui arrachait [L'intérieure de la nuit : 14]*. Notons la rudesse du travail auquel est soumise la jeune fille. Ce n'est pas tant dans fait de retourner le sol qu'elle est le plus à plaindre, mais dans la stérilité de ce dernier, ce qui implique un supplément de travail que d'ordinaire et pour quel résultat. Cette situation de forcenée, la jeune fille devra l'endurer du berceau au crépuscule de ses jours. Le déterminisme statutaire de la jeune fille l'installe dans un cycle chaotique qu'elle devra suivre scrupuleusement, leurs mères leur apprenant à vivre comme elles- même l'avaient fait: *Les dents serrées, le dos bien rigide, l'espérance vaincue. Les filles se mariaient, enfanteraient, se tairaient. Leur vie passée à ruminer des rêves irréalisables s'écoulerait à grands flots d'amertume muette. Comme leurs mères, elles ne verraient absolument aucune raison de souhaiter autre chose aux filles qui leur naîtraient, de se battre pour leur offrir une autre vie [L'intérieure de la nuit : 14-15]*. Le narrateur installe la jeune fille dans un cycle infernal de déterminisme absolu au même titre que les noms de ses personnages.

1.2. Du déterminisme onomastique

Nommer c'est définir l'identité d'un être ou d'un objet, c'est ôter à ce dernier toute la neutralité qu'il avait ou qu'il aurait pu avoir s'il n'avait pas été ainsi défini. Il est donc important d'établir une correspondance entre certains patronymes et leur fonctionnement

sémantique dans le réseau actantiel de marginalisation féminine. En claire, il existe une adéquation entre les choses et leur désignation qui permet de valider le principe de transcendance et de déterminisme nominal. Les noms revêtent une signification capitale dans le déterminisme des marginalisées chez Miano.

Dans de nombreuses civilisations, y compris en l'Afrique, le nom renferme un mystère pouvant, au-delà de la singularisation de l'être, impliquer une équivalence réelle entre l'essence et la substance. C'est pourquoi la signification littérale d'un nom peut influencer le devenir de l'être qui le porte. Le nom apparaît donc comme un élément de conditionnalité existentiel d'un personnage. Se comprendre mieux alors que le personnage d'Ayané soit une marginalisée de part son nom : *Elle maudit sa bouche qui se refusait toujours à prononcer les trois syllabes du prénom d'Ayané. Puisqu'elle ne pouvait l'appeler, elle devait la rejoindre. Avec un nom pareil, quels ancêtres la reconnaîtraient ?* [L'intérieure de la nuit : 29]. L'interrogation qui vient clore cette occurrence traduit bien l'importance accordée au nom dans nos sociétés africaines. En donnant à leur enfant un nom qui n'avait pas de signification dans l'onomastique douala, les parents d'Ayané en ont fait une marginale, s'inscrivant dans une rupture ancestrale. Il n'est donc plus étonnant qu'elle soit considérée comme une étrangère dans son village. Ce qui ne sera pas sans conséquences dans sa difficile sociabilisation. Le nom peut donc se révéler être un élément affecté d'une significativité tragique.

Dans le roman de Miano, le patronyme est un élément déterminant de la destinée du personnage. Prenons le cas de *Musango*, héroïne de *Contours du jour qui vient*. En effet, *Musango* signifie en langue douala *paix*. Mais ce personnage qui est en réalité une fillette vit les pires formes de maltraitance que peut connaître une enfant. Elle est en réalité victime de la signification de son nom, car en fait, le caractère pacifique que suggère celui-ci se transforme en véritable passivité. Pareillement, Ayané donc le nom n'a de signification est *condamnée* à une incapacité à définir son identité. A la question de savoir où elle pense avoir le plus de légitimité pour s'exprimer, elle répond : *Nulle part, je crois. J'ai renoncé à toute appartenance* [L'intérieure de la nuit : 204]. Quelle tragédie de n'avoir aucune identité, méconnue des siens, ignorée de l'occident. La significativité des noms des héroïnes de Miano les installe dans un inconfort définitionnel de leurs dimensions d'individu, prenant contrôle de leur destinée. Ce qui peut se vérifier à plus d'un niveau d'appréciation.

2. *Strates et typologie d'exclusions*

La marginalisation des subsahariennes dans la prose de Léonora Miano emprunte des formes multiples et subsume toutes les strates des sociétés fictionnelles qu'elle met en scène.

2.1. Trois niveaux de marginalité féminine

Vivre en marge de son groupe social et des conventions de ce groupe peut s'avérer être un acte volontaire ou involontaire qui, dans les romans de Miano, peut s'observer au niveau familial, du clan et de la société.

Il est communément admis que la cellule familiale est le socle de toute société et c'est à son image que pourrait se définir cette dernière si les comportements venaient à être généralisés. Malheureusement, ici encore, on retrouve un cas de marginalisation le plus criard, celle d'être les plus vulnérables : la jeune fille et la mère. Le plus saisissant c'est le lien de parenté qui unit le marginalisé et son bourreau. Prenons le cas de *Mousango* l'héroïne de *Contours du jour qui vient*. Cette fillette, drépanocytaire innocente, est perçue par sa mère comme étant la cause du décès de son amant. *Sésé*, la prétendue voyante avait soutenu qu'elle se sentait mieux uniquement quand son père n'était plus. Cette enfant n'avait jamais connu d'affection maternelle, on en voudra pour preuve ce qu'elle dit après une caresse sur sa joue : *Je pense que personne ne m'avait jamais touchée de cette façon* [*Contours du jour qui vient* : 30]. Comment une mère pouvait-elle devenir le bourreau de sa propre fille au point de la chasser de la maison *en l'accusant de sorcellerie* [*Contours du jour qui vient* : 30]. Ce traitement odieux d'un parent n'est pas l'apanage de cette mère. Les fils peuvent être plus cyniques encore. C'est ce spectacle désolant que donne à voir *Ces âmes chagrines*. Le jeune *Antoine* dit *Snow*, accusant sa mère d'être responsable de son enfance malheureuse, parce qu'ayant voulu préserver sa relation avec son amant, cherche à se venger d'elle en lui accordant peu de considération, du mépris à la limite.

Ayané est le prototype de la jeune fille marginalisée par son clan. Puisqu'elle issue d'une union peu ordinaire dans son village et pour avoir osé briser le tabou d'aller à l'école, plus grave faire des études en occident, elle ne pouvait qu'être vue étrangement. Ce qui fait dire au

narrateur que très tôt, Ayané avait compris que ses parents et elle ne faisaient pas partie de ce groupe [L'intérieure de la nuit : 39].

Quand on parle marginalité, on y voit souvent aussi l'incapacité du marginalisé à s'adapter à son milieu. Il a un regard étrange sur la société et réciproquement. C'est le cas d'*Epoupa*, la folle de l'*Intérieure de la nuit* qu'on retrouvera dans *Les aubes écarlates*. C'est dire que la femme marginalisée se recrute à toutes les strates sociétales impliquant une variété formelle dense.

2.2. Les formes de marginalité

Plusieurs formes de marginalisations sont présentes dans le roman de Léonora Miano, mais les plus poignantes semblent être empruntées à la violence physique, psychologique et sexuelle à l'endroit des femmes.

La brutalité à l'endroit des personnages féminins fait d'elles des marginales. Les figures de la mère et de la jeune fille sont les plus pathétiques. La mère, lorsqu'elle a vieilli, attend de ses enfants une attention à la dimension de l'amour qu'elle leur a porté. Ce qui ne semble pas être le cas d'Antoine qui, pour se venger de sa mère *Thamar*, se donne du plaisir à la voir croupir sous le poids de la misère et de l'errance : *Ce qu'il désirait, c'était la voir ainsi devant lui sale, démunie* [Ces âmes chagrines : 27]. Une ligne de description de son logis suggère une puanteur putride : *son matelas bouffé aux mites, rempli de punaises* [Ces âmes chagrines : 29]. Il est même triste lorsque son frère décide de donner une vie plus commode à leur maman. L'errance de *Musango* en est comparable. La haine de sa mère à son endroit étonne plus d'un : *Si ta mère te hait à se point, elle seule sait pourquoi, déclare sa grand-mère* [Contours du jour qui vient : 23]. Comment une mère sensée peut-elle attacher à un manguier et bastonner son enfant de sept ans en l'accusant de sorcellerie, allant jusqu'à l'expulser de la maison ? Le dénuement dans lequel elle déambule dans les rues de *Sombè* la fait passer pour folle. C'est sans parler des injures qu'elle aura subi auparavant.

La violence verbale procède de paroles persuasives qui choquent la sensibilité, des mots *qui relèvent de la cacophonie, un univers nébuleux de la maldisance dont le rapport à la violence est patent*². L'outrance langagière se manifeste dans notre corpus par des insinuations calomnieuses et diffamatoires. La plus courante étant la

sorcellerie. La petite Mousango subit des sévices corporels sans précédent de la part de sa mère pour, dit-elle, *extirper le démon qu'elle abrite en elle et qui cause notre malheur* [*Contours du jour qui vient* : 17]. Accuser sa propre fille de sorcellerie, les femmes d'Eku en font de même avec la mère d'Ayané et c'est l'enfant qui le reçoit sur le visage : *leur jeu favori était de lui rapporter ce que disaient leurs mères de la sienne* :

- **C'est une sorcière**, lui lançait-on.
- **Elle a fait manger de ses propres excréments à ton père**, ajoutait-on [*L'intérieure de la nuit* : 39].

Ce qui est très proche de ce que vit Thamar dans son couple : *Elle gémissait tandis que Pierre l'injurait, le souffle court, avant de pousser un hurlement. Cela ne s'arrêtait que pour recommencer un peu plus tard* [*Ces âmes chagrines* : 29].

L'impudeur et le grotesque font partie de ce vocabulaire choquant à l'endroit de certaines femmes considérées comme des êtres inférieurs.

Dans la prose de Miano, la masculinité fonde un mythe symbolique de sa suprématie sur la femme, faisant de cette dernière son marche pied. C'est le cas de cette interprétation de la bible que fait Colonne du Temple : *Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. [...]* *Les dames de l'assistance portent toutes un foulard, les filles aussi.* [*Contours du jour qui vient* : 101]. Le foulard qu'abhorre la gente féminine dans cet exemple est sans contexte le symbole d'une subordination notoire. Il est important de remarquer que cette soumission aveugle au principe d'aliénation de la femme emprunte même au coutumier. On l'a vu avec les femmes d'Eku qui, sous le poids des traditions, demeurent par essence des êtres inférieurs aux hommes. Il y a là une forme d'aliénation.

Parce que posant des actes incompréhensibles ou ayant leur logique à eux, les fous sont considérés comme des marginaux. L'effondrement psychique du personnage est incarné par une femme : *Epupa*. L'internement psychiatrique au *Mboasu* est réservé aux plus fortunés. Pourtant, si *Epupa* marche presque nue, en route depuis deux ans, c'est simplement parce que sa famille l'a chassée [*L'intérieure de la nuit* : 211]. Personne ne souhaite en prendre soin, ironie du sort elle se trouve enceinte. Ce qui n'est pas extraordinaire, on en avait vu d'autres : *Cela n'aurait pas été la première fois, qu'une femme égarée*

était engrossée par un homme qui ne la trouvait pas si folle au moment de la posséder [L'intérieure de la nuit : 213]. Celle qu'on considère comme étant la folle la plus célèbre de Sombè, conserve encore une part de raison, du moins la sienne. On l'avait vue étrangler son nourrisson, ne supportant pas d'avoir mis au monde un enfant mâle [Contours du jour qui vient : 22]. L'abus sexuel sur les femmes peut se transformer en véritable commerce, faisant de la femme un objet marchand.

La femme apparaît à plus d'un titre comme un objet de curiosité : *il n'aurait pas deux semaines à consacrer à cette petite [Ces âmes chagrines : 118]. La femme est pour Snow juste une proie, un être qu'il pourrait malmener [Ces âmes chagrines : 121]. Cela semble être héréditaire, son géniteur ayant fait de même avec sa maman : C'était là, au cœur de l'Intra-muros, un soir de printemps, qu'il l'avait larguée enceinte dans la petite chambre d'hôtel qu'ils avaient occupée ensemble [Ces âmes chagrines : 27]. Normal, que ferait un occidental issu de la bourgeoisie avec une femme de couleur sans réputation, le passe temps s'arrêtait alors. Une curiosité à exhiber, un élément de son costume d'aventurier : une Noire à son bras, c'est tout ce qu'était Tamar pour Pierre. Ce que les jeunes filles de Sombè n'avaient pas compris et continuaient à dégainer plus vite que leur ombre sur le moindre visage pâle qui bougeait [L'intérieure de la nuit : 213]. Elles étaient prêtes à se contenter d'un mari couleur local s'il était fortuné. Les subsahariennes sont présentées comme des objets marchands : Alors Siliki avait été vendue à un trafiquant de Nasimapula [Contours du jour qui vient : 55]. Ce qui fait dire à Musango que ses bourreaux pratiquent la traite des femmes. Les mères ne sont pas toujours innocentes dans ce type de pratiques : Celle qui a fait un enfant à son beau père ? [...] C'est plutôt lui qui le lui a fait et la mère de la gamine a pratiqué un avortement à mains nues. La môme a eu une crise mystique [Contours du jour qui vient : 83]. Les féticheurs avançaient de telles âneries détruisant l'existence des jeunes filles : Il fait venir un des jeunes gens [...] Il doit coucher avec elle le plus de fois possible dans la journée. [Contours du jour qui vient : 87] pour dit-on, nettoyer l'âme souillée d'Endalé.*

Ce tableau grave doit-il faire croire à un désengagement de la femme, à un stoïcisme passif ? Les femmes vont-elles se résilier ou plutôt opter pour une solution radicale, tenter d'inverser le cours des choses ?

3. Résilience des subsahariennes marginalisées

Résister aux forces qui tentent de les écraser est l'option pour laquelle les subsahariennes marginalisées de la prose de Léonora Miano optent dans la plupart des cas. C'est le lieu d'interroger les différentes formes qu'emprunte cette subversion et d'approcher une interprétation plus générale du phénomène dans l'esthétique de l'œuvre de cette auteure.

3.1. Subversions et valeurs d'un antidestin

Dans le corpus qui nous intéresse, plusieurs figures féminines aspirent à vivre différemment des clichés qui ont toujours dictés l'existence de femmes. Pour y arriver elles vont commencer par déconstruire les mythes de leur emprisonnement et adopter des valeurs leur permettant de se forger un antidestin.

Tout commence par une prise de conscience de son potentielle à changer les choses qu'on leur a longtemps imposées. A ce sujet, l'exemple de *Musango* est patent : *J'ai douze ans. Je pense. Je respire. Je me soulève. Je suis la fin des temps qu'ils ne voient pas venir, le jour où on saura que le singulier surplombe le pluriel, que le second n'a de chance que s'il a permis l'émergence du premier.* [Contours du jour qui vient : 90, 91]. Elle comprend qu'elle a la force de changer les choses, de renverser tout un système qui exploite la misère des pauvres et considère la femme comme une vulgaire marchandise. Cette force elle la trouve enfin en elle : *pour une fois j'ai dormi et voyagé en moi-même* [Contours du jour qui vient : 131]. Pareillement, Ayané décide de rester pour comprendre ce qui l'échappait dans son village, au lieu de rentrer en France finir sa thèse. Elle pense que son pays, et surtout son village où elle passe pour étrangère, ont besoin d'elle. Elle jouera un rôle de première importance dans le retour à l'équilibre de son village. On ne saurait en dire moins d'*Epupa* qui sert de courroie de transmission entre les ancêtres et les vivants qui œuvrent au retour des fils d'*Eku*. Tout cela ne serait possible sans un esprit de pardon et de la compassion.

C'est par solidarité qu'Ayané est restée œuvre dans l'humanitaire au Mboasu et penser le devenir d'*Eku*. Alors que tout le monde fuit

Epupa, la traitant de folle, l'ignorant et lui marchant dessus, Ayané va vers elle, lui parle. Mieux encore elle communie avec elle : *Sans savoir pourquoi, Ayané ressentit le besoin de se joindre à elle. Alors, elle étreignit la jeune femme et, comme elle, cria de toutes ses forces* [L'intérieure de la nuit : 214]. Musango pour sa part avait compris que la colère est vaine. *Elle ne fait pas passer le chagrin* [Contours du jour qui vient : 127]. En dépit de toutes les souffrances que lui avait fait subir sa mère, elle ne demeurait pas moins la seule qu'elle oserait appeler maman : *Je lui ai dit que cela m'était impossible. Sans vouloir lui manquer de respect, j'avais déjà une mère* [Contours du jour qui vient : 61] avait-elle précisé à celle qui s'occupait pourtant d'elle comme une maman et qui connaissait bien son histoire. L'attachement à sa mère dont fait preuve la narratrice dans cet exemple est presque ahurissant. Sa mère qui l'a traitée comme une ennemie, avec le plus grand dédain compte toujours autant pour elle. Plus étonnant, sa bataille pour la survie n'a de raison que le besoin de retrouver sa mère, cette mère qu'elle aime malgré tout. C'est donc dire que pour avancer, les subsahariennes marginalisées savent faire peau neuve pour se réinventer un chemin.

Loin du pessimisme qui les condamne dans la voie du routinier, les installant dans la passivité, elles prennent la décision courageuse de se donner une existence qu'elles se seront choisie. C'est ainsi qu'Ayané ayant quitté son village pour poursuivre ses études en ville ne se laisse pas emportée par cette existence de prostitution que mène ses camarades étudiantes. Elle est le prototype de l'anticonformisme et de la croyance en soi-même. C'est cette sensation, cette capacité à penser différemment qui pousse Musango à essayer la résilience : *la sensation des viscères et du sang qui s'échappaient de leurs corps m'instruisait sur la réalité de ma puissance. Ils mouraient et je vivais. Les choses me sont apparues sous un autre angle* [Contours du jour qui vient : 61]. Elle pouvait envisager son avenir autrement que fait d'obscurité moite. Face à l'endurcissement constant de Antoine, Thamar conclut qu'il valait mieux pour elle de saisir l'opportunité qui s'offrait à elle de retourner vivre au Mboasu. Résultat : *Thamar avait compris combien la crainte du rejet avait été une sottise. Au Mboasu, elle était à la maison [...]* Si elle n'était pas riche sur le plan matériel, elle avait une expérience à partager [Ces âmes chagrines : 27]. Sa vie avait de nouveau un sens loin des errements et de la misère sous laquelle elle croupissait en occident.

Toutes ces attitudes positives doivent laisser croire que le visage de la marginalité subsaharienne n'est pas un afro-pessimisme sous la plume de Miano.

3.2. De la significativité de l'exclusion des subsahariennes chez Miano

La signification d'une œuvre se construit par la prise en compte de certains éléments contextuels, du confort intellectuel du lecteur. Il faut donc relire la fiction de la marginalisation des subsahariennes comme un texte assez particulier dans la mesure où il nous livre un regard d'africaine exilée sur la condition de la femme marginalisée.

Un certain nombre de préjugés – passivité des femmes, la femme toujours considérée comme la partie négative, la faible de l'humanité – a fortement contribué à emprisonner la subsaharienne dans le cocon de la marginalité. La représentation de la marginalisation féminine dans la prose de Léonora Miano nous amène à avoir un regard attentif du processus de neutralisation des catégories sociales. Tout se passe comme si la marche de l'humanité s'était figée autour de préconstruits idéologiques. Or le prédéfini est une variable conditionnée par les rapports de force qui permettent la cohésion d'un groupe. Si on emprunte au déconstructivisme de Jacques Derrida³, on comprendra différemment la démarche de Miano. En effet, selon Derrida, le signifié d'un signifiant est quelque chose de très instable, de très variable dans le temps et l'espace. Ainsi, sortant de la binarité définitionnelle homme/femme, fille/mère, les personnages de la prose de Miano se définissent comme des individus, et non simplement des éléments constitutifs d'une communauté qui doivent s'en tenir aux règles de celle-ci. On voit bien Ié, la doyenne d'Eku, tenir le rôle de chef de la communauté en absence d'homme pour le faire. Le concept de *différance* qui prédomine chez Jacques Derrida est saisissant. Il incarne le devenir (lutte contre les significations figées); la *différance* est le déplacement des signifiants qui signifient en marge puisqu'il n'y a pas de signifié transcendantal, originel et organisateur. On ne saurait en dire moins d'Ayané qui se considère comme une part d'Eku au même titre que Ié et ose désigner nommément cette dernière, chose interdite dans le clan. Même après avoir bravé les interdits de cette communauté-scolarisation, traversée des frontières du village et du pays – elle reste attachée à ses racines. Il faudrait donc que la

subsaharienne marginalisée ne se croit pas condamnée par des considérations stéréotypées, et se dise qu'avant d'être membre d'une communauté, elle est d'abord un individu à part entière. Ce qui nous installe dans la démarche globale de la littérature dite du *chaos* en Afrique.

Par littérature *africaine du chaos*, on a souvent désigné ces écrits présentant le visage assez sombre d'une Afrique qui se meurt, s'autodétruit. Contrairement à la négritude qui faisait l'éloge d'une Afrique de toutes les humanités, celle-ci construit une image quasi caricaturale du continent. Ce n'est pas étonnant que Fabien Honoré Kabeya Mukamba établit un parallèle entre *dénonciation et afro-pessimisme* dans cette dernière :

La monstration de l'horreur, de la putréfaction sociétale, ne serait-elle pas un piège, une contamination mentale, une reproduction d'une littérature faisandée ? Certes, il faut préserver le devoir de mémoire, mais la mémoire doit-elle se nourrir seulement des négativités ? Pourquoi l'écrivain négro-africain est-il obnubilé par le mal-être ? Le devoir de mémoire ne devrait-il pas s'imposer aussi et surtout quand il s'agit de montrer au grand jour les valeurs africaines de solidarité, de spiritualité et de moralité qui résistent tant bien que mal aux chants des sirènes ? L'écrivain africain, par son parti pris de la dénonciation tous azimuts du mal-vivre, ne contribue-t-il pas efficacement et malgré lui à l'accroissement du nombre d'afro-pessimistes ?⁴.

Cette colère sourde est celle de la quasi-totalité des critiques du continent. Comment les écrivains diasporiques peuvent-ils se cantonner dans la peinture sombre d'une Afrique qui recèle tant de potentiel sans se douter qu'ils choqueraient plus d'un sur le continent ? Honoré KABEYA pense qu'il faut trouver le juste milieu pour faire vrai et juste: *dénoncer le mal et annoncer le bien*⁵. C'est dans ce sillage que s'inscrit la marginalité subsaharienne de la prose de Léonora Miano. Elle ne fait pas que dénoncer la marginalisation et l'exclusion des femmes dans les sociétés du continent. Elle va plus loin en créant des personnages marginalisés qui parviennent à inverser la tendance. A ce titre, on peut considérer sa prose comme une réorientation de la littérature, non pas comme une source de transmission de l'horreur, mais comme un vecteur de mutation de nouvelles sociétés idéalisées.

En guise de conclusion, nous dirons que la représentation de la marginalisation de la femme subsaharienne n'a rien d'un afro-

pessimisme sous la plume de Miano. Il s'agit de dire ce mal qui envenime l'existence des femmes dans nos sociétés du sud, tout en préservant un aspect essentiel, celui des possibles qui s'offrent à elles. C'est à elles de comprendre qu'elles appartiennent à une communauté certes, mais qu'avant toute chose, elles sont des individualités qui peuvent et doivent prendre leur destin en main. Vue sous cet angle, la franco-migrITUDE de Léonora Miano serait alors une contribution à une vision prospective de l'Afrique qu'on retrouverait chez de nombreux autres écrivains immigrés.

Bibliographie

- Amossy, Ruth, *L'argumentation dans le discours*, Nathan, Paris, 2000.
 Derrida, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Le Seuil, coll. Points, Paris, 1967.
 Kabeya Mukamba, Fabien Honore, « Dénonciation et afro-pessimisme dans la littérature négro-africaine » in *Les actes du colloque international de Lumubashi 1960-2004, Bilan et tendances de la littérature négro-africaine*, Presses universitaires de Lubumbashi, 2005, pp. 102-110.
 Miano, Léonora, *L'intérieur de la nuit*, Plon, Paris, 2005.
 Miano, Léonora, *Contours du jour qui vient*, Plon, Paris, 2006.
 Miano, Léonora, *Les Aubes écarlates*, Plon, Paris, 2009.
 Miano, Léonora, *Ces Ames chagrines*, Plon, Paris, 2010.
 Mwatha, Musanji Ngalasso, « Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français » in *Notre librairie*, n° 148, Dumas, Paris, 2002, pp.72-80.

Notes

- ¹ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan, 2000, p. 110.
- ² Mwatha Musanji Ngalasso, « langage et violence dans la littérature africaine écrite en français », *Notre librairie*, n°148, Paris, Dumas, 2002, pp. 72-80.
- ³ Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1967.
- ⁴ Kabeya Mukamba Fabien Honore, « Dénonciation et afro-pessimisme dans la littérature négro-africaine », *Les actes du colloque international de Lumubashi*, « 1960-2004, Bilan et tendances de la littérature négro-africaine », Presses universitaires de Lubumbashi, 2005, p.p. 102-110.
- ⁵ *Ibidem*.